

Les interactions verbales dans une scène de Giraudoux

Anne Giard

Volume 35, numéro 1, printemps 1999

Robinson, la robinsonnade et le monde des choses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036130ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036130ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giard, A. (1999). Les interactions verbales dans une scène de Giraudoux. *Études françaises*, 35(1), 137–146. <https://doi.org/10.7202/036130ar>

Résumé de l'article

Le fonctionnement du dialogue dans un extrait de *Intermezzo* de Jean Giraudoux est observé à la lumière des travaux sur l'interaction verbale, tels qu'ils sont récapitulés et prolongés par la «linguistique interactionniste». On montre comment la dynamique de l'échange verbal perturbe les relations interpersonnelles et les rapports de force, dans une situation de communication qui semblait être la moins propice à l'évasion hors des rôles prescrits.

Les interactions verbales dans une scène de Giraudoux

ANNE GIARD

LE MAIRE. — Si nous commençons l'examen !

L'INSPECTEUR. — Appelez la première. (*Mouvements.*) Pourquoi ces mouvements !

ISABELLE. — C'est qu'il n'y a pas de première, monsieur l'Inspecteur, ni de seconde, ni de troisième. Vous ne pensez pas que j'irais leur infliger des froissements d'amour-propre. Il y a la plus grande, la plus bavarde, mais elles sont toutes premières.

L'INSPECTEUR. — Ou toutes dernières, plus vraisemblablement. Toi, là-bas, commence ! En quoi es-tu la plus forte !

GILBERTE. — En botanique, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — En botanique ! Explique-moi la différence entre les monocotylédons et les dicotylédons.

GILBERTE. — J'ai dit en botanique, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Écoutez-la ! Sait-elle seulement ce qu'est un arbre !

GILBERTE. — C'est justement ce qu'elle sait le mieux, monsieur l'Inspecteur.

ISABELLE. — Si tu le sais, dis-le, Gilberte. Ces messieurs t'écoutent.

GILBERTE. — L'arbre est le frère non mobile des hommes. Dans son langage, les assassins s'appellent les bûcherons, les croque-morts les charbonniers, les puces les picverts.

IRÈNE. — Par ses branches, les saisons nous font des signes toujours exacts. Par ses racines, les morts soufflent jusqu'à son faite leurs désirs, leurs rêves.

VIOLA. — Et ce sont les fleurs dont toutes les plantes se couvrent au printemps.

L'INSPECTEUR. — Oui, surtout les épinards... De sorte, ma petite, si je te comprends bien, que les racines sont le vrai feuillage, et le feuillage, les racines.

GILBERTE. — Exactement.

L'INSPECTEUR. — Zéro... (*Elle rit.*) Pourquoi cette joie, petite effrontée !

ISABELLE. — C'est que dans ma notation, j'ai adopté le zéro comme meilleure note, à cause de sa ressemblance avec l'infini.

LE CONTRÔLEUR. — Intéressant.

L'INSPECTEUR. — Monsieur le Maire, vraiment, je suffoque... Continuez, mademoiselle, interrogez vous-même.

ISABELLE. — Parle de la fleur, Daisy.

DAISY. — La fleur est la plus noble conquête de l'homme.

L'INSPECTEUR. — Très bien. Cela promet.

DAISY. — Dans la fleur, mon attention se porte sur le pistil et les étamines. C'est eux qui reçoivent le pollen des autres fleurs, par l'entremise du vent. C'est ainsi que naît la plante, d'une façon tellement différente de celle adoptée par l'oiseau.

GILBERTE. — L'Ornithorynque...

VIOLA. — Surtout le carnivore !...

L'INSPECTEUR. — Un scandale, monsieur le Maire, un scandale ! Mon opinion sur les événements du bourg est faite !

Giraudoux situe l'action de *Intermezzo*¹ dans une paisible petite ville de province, où le cours « normal » des choses est bouleversé à partir du moment où un spectre fait son apparition et rôde aux alentours. Quelques signes certains de désordre se sont produits : le plus pauvre a gagné le gros lot, les enfants battus quittent leurs parents, les gens qui meurent sont vieux et acariâtres ou avarés... Des notables, fort sympathiques au demeurant et point trop ennemis de l'étrange, forment une commission d'enquête, à laquelle se joint d'autorité un Inspecteur venu de Limoges, spécialisé dans le combat contre « tout ce qui surgit d'anormal ou de mystérieux dans le département² », bien décidé à ramener l'ordre.

Dans cet extrait de la scène VI, acte I, le nouveau venu exerce ses fonctions d'inspecteur en interrogeant les élèves de la jeune Isabelle, qui remplace l'institutrice tombée malade et qui est soupçonnée d'avoir des rendez-vous avec le spectre. L'étude de ce passage s'attachera à montrer, à travers l'interac-

1. L'édition de référence est la première édition, celle de Bernard Grasset, Paris, 1933. Jean Vigo tourne la même année *Zéro de conduite*, autre maillon dans la longue tradition des représentations de l'enfant scolaire.

2. *Intermezzo*, acte I, scène 1, p. 15-16.

tion verbale entre les personnages, la perturbation progressive d'une situation de communication pourtant fortement institutionnalisée, puisqu'il s'agit d'une situation scolaire où les rôles dévolus aux participants sont nettement codés.

LES TERMES D'ADRESSE

Les pronoms personnels et les appellatifs qu'emploient respectivement l'Inspecteur et Isabelle constituent des indices parfaitement clairs de la différence des rapports qu'ils entretiennent avec les jeunes élèves : autorité et condescendance d'un côté, bienveillance et sollicitude de l'autre.

L'inspecteur s'installe d'emblée dans l'interaction inégalitaire que présuppose la situation d'examen : par sa fonction, mais aussi par son âge, il est investi d'une autorité et d'une supériorité qui lui donnent le droit et presque l'obligation de tutoyer les jeunes élèves (la classe prépare le certificat d'études, les fillettes sont donc en quatrième et n'ont pas plus de quatorze ans). Il parle d'abord à la cantonade : dans « Appelez la première », la désinence de la deuxième personne du pluriel n'est pas la marque d'un vouvoiement — l'injonction ne s'adresse pas à Isabelle, l'Inspecteur serait plus déférent et l'aurait désignée par un appellatif comme il le fait à la ligne 26 —, mais réfère à la pluralité des élèves.

N'ayant pas réussi à isoler la « première » du groupe, il s'adresse alors au hasard à l'une des petites filles. Si le tutoiement qu'il emploie est tout à fait normal, l'association du pronom tonique « toi » et du déictique spatial « là-bas » confère en revanche à son apostrophe une certaine brusquerie et une connotation peu amène. La position dominante que le personnage ne se contente pas d'occuper, mais qu'il affiche, se confirme dans l'« illoiment » qui exclut Gilberte de l'interlocution : « Écoutez-la ! Sait-elle seulement ce qu'est un arbre ! » L'emploi de la « non-personne » et la prise à témoin de l'assistance ont un caractère encore plus désobligeant que la remarque elle-même, qui raille pourtant l'ignorance de la petite élève. Mais celle-ci perçoit parfaitement la dérision du déictique et, malicieusement, elle le reprend dans sa réponse : « C'est justement ce qu'elle sait le mieux, monsieur l'Inspecteur. » En parlant d'elle-même à la troisième personne, elle réalise une énième de personne, et elle ironise en répétant le terme utilisé par l'Inspecteur. L'ironie citationnelle a une valeur contestataire. La candeur, chez Giraudoux, n'a rien de fade et s'accommode fort bien d'un esprit moqueur.

Par la manière dont il remplit ses fonctions, l'Inspecteur vise par conséquent à accentuer l'inégalité entre adulte et enfant, examinateur et examiné. L'effet produit est caricatural.

En contraste, le tutoiement des élèves par Isabelle est l'indice d'une familiarité bienveillante envers les fillettes et non l'affirmation de sa supériorité. Elle n'a manifestement pas besoin, pour asseoir son autorité d'institutrice, de l'affirmer verbalement ni de recourir aux moyens classiques, parmi lesquels Giraudoux a malicieusement placé le plafond de la salle de classe. Peu avant le début de l'extrait, l'Inspecteur s'est en effet plaint de devoir faire passer l'examen dans la prairie où Isabelle, adepte de la « pédagogie de grand air », fait la classe : le voilà privé du plafond, si nécessaire pour « faire ressortir la taille de l'adulte vis-à-vis de la taille de l'enfant ». Le décor de la scène joue donc un rôle dans la représentation critique d'une interaction où l'ostentation de la supériorité est ridicule, quand elle n'est pas odieuse. Un autre pronom personnel s'oppose également, dans l'extrait, aux significations attachées au tutoiement de l'Inspecteur : « Et si *nous* commençons l'examen ! » suggère le Maire. La valeur inclusive de ce « nous » (je + les autres) est de pure affabilité, puisque le représentant de l'Administration n'est pas impliqué dans la situation d'examen au même titre que les autres protagonistes : il en est le témoin, non l'un des participants. Ce pronom personnel, inclus en outre dans une question qui ôte par sa forme conditionnelle tout caractère pressant à la requête formulée, constitue par conséquent une marque de bonhomie qui rend sympathique un fonctionnaire conciliant et amène, lui.

Un inspecteur, dont l'intervention dans une classe est toute ponctuelle, se trouve en face d'un groupe où des liens se sont formés au fil des heures et des journées de cours. Il n'est donc pas étonnant qu'Isabelle appelle ses élèves par leurs prénoms (« Si tu le sais, dis-le, Gilberte. » « Parle de la fleur, Daisy. »). Mais l'Inspecteur se dispense de les apprendre alors que la demande du nom est une forme de prise de contact habituelle entre un adulte et un enfant, et entre un inspecteur et des élèves, la première interrogée du moins. La brusquerie de son « Toi, là-bas » s'effacerait dans la proximité de « Comment t'appelles-tu ! » L'Inspecteur remplace les noms par des apostrophes dont la valeur modalisante évolue au cours du dialogue. À « ma petite », condescendant, succède « petite effrontée », qui sanctionne le rire de Gilberte, où il a cru percevoir le dénigrement de la note attribuée, la contestation de la « place » de mauvaise élève, bref l'insupportable sape de son autorité. Cette dernière est pourtant reconnue dans le terme d'adresse « monsieur l'Inspecteur », employé par Isabelle et par Gilberte. Dans le cas de la petite fille, cependant, la réitération de l'appellatif dans trois répliques successives, lignes 8, 11 et 13, laisse percevoir un léger agacement, ce que corroborera l'étude de sa réponse (ligne 11).

Il est intéressant de comparer les termes d'adresse que nous venons de relever avec les désignateurs que l'on trouve dans les didascalies. Un partage se dessine entre, d'une part, les personnages à dénomination constante (elle est la même dans le texte dialogué et dans les didascalies), désignés par leur fonction sociale ou leur profession, le Maire, l'Inspecteur, le Contrôleur, tous adultes, hommes et fonctionnaires; d'autre part, les personnages à dénomination variable (Isabelle est «mademoiselle» et Gilberte n'a pas de nom, pour l'Inspecteur), portant un prénom, tous jeunes et même très jeunes, de sexe féminin et sans fonction sociale stable ou déterminée. C'est tout un monde aristocratique (Isabelle, Irène, prénoms de reine), littéraire («Gilberte» rappelle inmanquablement Proust), musical (Viola) et floral (Daisy, dont le nom signifie «marguerite» ou «pâquerette» en anglais, parlera bien sûr de la fleur) qui est ainsi évoqué. Mais il ne s'oppose pas sans nuance au monde adulte et masculin. Dans le trio des fonctionnaires, l'Inspecteur est isolé. Le Maire ne s'est-il pas associé au monde juvénile et féminin en disant «nous»? Et le Contrôleur, dans son unique réplique, elliptique et comme pensive, approuve l'explication d'Isabelle quant à son choix du zéro, chiffre bien évidemment essentiel pour un contrôleur des poids et mesures... Ainsi, le rapport de forces qu'établit l'Inspecteur est déséquilibré par la coalition, aux marques ténues et néanmoins sensibles, des autres personnages autour d'Isabelle et de ses élèves.

La répétition d'un déictique, le contraste entre les tutoiements, le rôle du décor et des personnages-témoins, tous ces aspects de la scène affaiblissent donc la domination que l'Inspecteur entend si visiblement exercer sur la petite classe ou la tournent en ridicule.

LES ACTES DE LANGAGE

L'étude de ce nouvel aspect des interactions verbales confirmera l'évolution des positions respectives des partenaires, dans une situation de communication qui semble pourtant la moins propice à un quelconque changement de rôle.

Conformément à la «position haute» que lui confère sa fonction, et en raison de sa fonction elle-même, l'Inspecteur accomplit de nombreux actes d'ordre et de questionnement. L'impératif a pleinement sa valeur modale directive dans les injonctions «Appelez la première», «Toi, là-bas, commence!», «Explique-moi la différence...», qui orientent la conduite verbale des destinataires: ce sont des réponses qui sont attendues et, à ce titre, l'ordre tend à se confondre avec le questionnement. «Explique-moi...», en particulier, pourrait être remplacé par

«Quelle est la différence...!», sauf à perdre l'indice de la personne («Explique-moi»), qui rend la question plus coercitive. L'acte de questionnement se manifeste dans la phrase interrogative «En quoi es-tu la plus forte!». En revanche, «Sait-elle seulement ce qu'est un arbre!» n'est pas une vraie question et équivaut à une assertion négative (= elle ne sait sans doute même pas ce qu'est un arbre), à laquelle la forme interrogative donne une vigueur méprisante. L'impératif qui précède, «Écoutez-la!», relève d'une analyse légèrement différente: il s'agit bien d'un ordre, mais non d'un ordre à exécuter. Ce qui est intimé est le consensus dans une réaction d'effarement devant l'ignorance de Gilberte. L'assistance est sommée de partager la stupéfaction de l'Inspecteur et son jugement très défavorable sur les élucubrations de l'élève. L'expression est presque lexicalisée dans cet emploi.

Mais ce rapport de forces en faveur de l'Inspecteur s'inverse au cours de la scène, et le personnage va être progressivement délogé de sa position institutionnelle et discursive de domination. En situation d'examen, l'interrogateur connaît par avance la réponse aux questions qu'il pose et qui ont pour fonction de vérifier l'acquisition d'un savoir. Or certaines des questions de l'Inspecteur sortent de ce cadre et constituent de véritables demandes d'information. Elles sont provoquées par les réactions non verbales des élèves, que notent les didascalies: «(*Mouvements.*) Pourquoi ces mouvements!», «(*Elle rit.*) Pourquoi cette joie, petite effrontée!» Chaque fois, Isabelle lui fournit l'explication demandée, avec une simplicité que souligne l'emploi de «c'est que...», familier par comparaison avec «c'est parce que...», et avec une sérénité qui accentue l'ampleur de la révolution «suffocante» introduite à l'école. Par ailleurs, quand il pense ridiculiser les définitions des élèves en explicitant lui-même la conclusion («De sorte, ma petite, si je te comprends bien, que les racines sont le vrai feuillage...»), l'Inspecteur confirme involontairement leur savoir et reçoit l'approbation vigoureuse de Gilberte: «Exactement.» Il s'est placé lui-même dans la position burlesque d'Inspecteur inspecté. Il s'est d'ailleurs déjà fait «reprendre», comme on dit à la maison ou à l'école, quand la même élève lui a rétorqué, avec les termes qu'un maître légèrement impatienté aurait employés: «J'ai dit en botanique, monsieur l'Inspecteur.» Peu importe que Gilberte se trompe³, il est bien réjouissant de voir un tel renversement des rôles se produire. Tous ces ratés dans le déroulement de l'examen, auxquels il faut ajouter les

3. Les termes savants qu'emploie l'Inspecteur appartiennent bien au lexique de la botanique. Mais lui aussi se trompe, car l'on dit «monocotylédones» et «dicotylédones».

réponses des élèves, qui énoncent des connaissances absolument inattendues, ébranlent fortement la position de l'Inspecteur. Après avoir tenté quelques parades inefficaces et dérisoires, comme l'adjonction dépréciative « Ou toutes dernières, plus vraisemblablement », l'enchaînement à visée de dérision « Oui, surtout les épinards... » — un élève insolent ne ferait pas mieux ! — et la réprimande « petite effrontée », il en vient à démissionner de ses fonctions : « Continuez, mademoiselle. Interrogez vous-même. » Par la suite, l'ironie de sa maigre réplique « Très bien. Cela promet. » est balayée par le déferlement de la parole poétique des élèves, et il ne lui reste plus qu'à crier au scandale. On se doute qu'il devra faire appel, pour rétablir l'ordre, à une force qui ne doit rien à sa personne.

Le contraste entre Isabelle et l'Inspecteur, que nous avons déjà relevé dans la comparaison entre leurs tutoiements respectifs, se retrouve au niveau des actes de langage. Il en est un, et c'est très révélateur, qu'elle n'accomplit pas : l'acte de questionner. Son incitation à la parole prend la forme injonctive, mais l'ordre devient demande, et l'impératif perd beaucoup de sa valeur directive dans la phrase « Si tu le sais, dis-le, Gilberte » : il est en effet assorti d'une conditionnelle qui laisse à l'élève le choix entre répondre ou se taire. Isabelle admet donc le non-savoir et refuse la situation traditionnelle de l'examen comme vérification de connaissances obligatoirement acquises. Dans la suite de sa réplique, « Ces messieurs t'écoutent », le verbe transforme les juges en auditeurs bienveillants, et le désignateur légèrement pompeux « ces messieurs » confère à l'auditoire un caractère d'honorabilité qu'une petite fille ressent nécessairement comme gratifiant. L'acte de répondre, librement choisi, perd ainsi sa fonction d'épreuve éventuellement disqualifiante pour devenir à coup sûr une preuve glorifiante de savoir. Quand l'Inspecteur lui cède sa place d'examineur en lui disant : « Interrogez vous-même », Isabelle prend le relais avec une formule qui exclut précisément la situation d'interrogatoire : « *Parle de la fleur, Daisy.* » Il ne s'agit plus d'évaluer des connaissances, mais de laisser librement s'exprimer celles qu'on a acquises par une sorte d'affinité profonde avec l'objet du savoir et, par exemple, celles qu'une fillette prénommée Daisy ne peut manquer d'avoir au sujet de la fleur. Notons encore la manière dont Isabelle implique l'Inspecteur quand elle justifie sa généralisation des « premières » de la classe : « *Vous ne pensez pas* que j'irais leur infliger des froissements d'amour-propre. » L'assertion négative contraint l'Inspecteur à adhérer à l'opinion d'Isabelle quant aux effets néfastes du classement des élèves, puisque cette opinion est présentée comme étant un « présupposé » ou, pour dire les choses plus simplement, comme une opinion que son interlocuteur ne

peut que partager. Il est intéressant de voir notre jeune première manier avec tant d'habileté l'orientation argumentative de ses propos.

Traités en tant que manifestation des interactions verbales, les actes de langage révèlent, dans cet extrait, l'évolution des rapports entre les personnages et ils accentuent leurs contrastes. Il nous reste à observer ce qu'y devient la hiérarchie que l'Institution scolaire instaure entre les élèves d'une même classe.

LA HIÉRARCHIE ENTRE ÉLÈVES

Trois moyens d'établir une hiérarchie dans une classe sont évoqués dans cet extrait. Isabelle, pour sa part, enrayer le fonctionnement de deux d'entre eux ; les fillettes se chargent spontanément d'éliminer le troisième.

Dans la terminologie scolaire du mérite, l'adjectif ordinal employé comme substantif, « la première », désigne la meilleure élève, toutes disciplines confondues. Isabelle abolit cette distinction, et le classement en ordre dégressif qu'elle entraîne (« la seconde, la troisième »), en élargissant la notion d'excellence à des disciplines extra-scolaires comme la taille ou la loquacité. La reconnaissance de la supériorité, chère à l'Institution scolaire, est sauve : Isabelle continue d'employer des superlatifs, « la plus grande, la plus bavarde », mais le système qu'elle innove établit une miraculeuse égalité dans la supériorité : « elles sont toutes premières ». Par ce merveilleux tour de force, elle désamorce les effets nocifs du classement, censé stimuler les élèves par la compétition et la rivalité, en réalité dommageable pour l'enfant. On notera la pudeur de la jeune institutrice qui ne dit pas « blessures », mais « froissements d'amour-propre ». Venant d'elle, ce terme retrouve une virulence oubliée, qui l'emporte largement sur celle, banalisée, du vocable devenu courant. Devant ce raz-de-marée qui emporte la traditionnelle hiérarchisation des élèves, l'Inspecteur, désorienté mais point encore abasourdi, conteste la généralisation du terme « première » (« Ou toutes dernières, vraisemblablement. »), en prenant le contrepied d'Isabelle : l'égalité dans l'infériorité. Il parvient même à réorienter l'examen : la question « En quoi es-tu la plus forte ! » colmate provisoirement la brèche ouverte en rétablissant la notion d'excellence, individuelle cette fois, dans une matière d'enseignement. Et si Gilberte lui avait répondu : en bavardage ! Une nouvelle logique s'est mise en place, et l'Inspecteur n'y résistera pas.

Le deuxième coup lui est porté, comme à l'Institution scolaire, à propos de la notation. Quiconque a subi, ne serait-ce qu'une petite fois dans sa vie d'élève, l'humiliation extrême du

zéro, se sent rempli de reconnaissance à l'égard d'Isabelle. Car le zéro, chiffre dénotant en langue la quantité nulle, notifie en langage scolaire la nullité. En pratiquant l'alliance des contraires, en rapprochant comme dans le titre d'un célèbre roman de Koestler le zéro et l'infini, Isabelle ne se contente pas de dissiper nos mauvais souvenirs, ni de rendre pensif le Contrôleur; elle renverse le système de notation de l'école et rejoint, dans une révolte joyeuse, les *adynata*, c'est-à-dire les motifs ludiques du « monde renversé », dont Curtius⁴ nous a donné tant d'exemples propres à favoriser l'essor de l'imagination, à commencer par ceux de Virgile: « Que maintenant le loup fuie devant les moutons, que les chênes portent des pommes d'or, que les hiboux rivalisent avec les cygnes⁵... »

Les élèves, quant à elles, et sans avoir l'air d'y toucher, enfrennent la distribution régulée des tours de parole. En situation d'examen, l'élève interrogée est en principe seule autorisée à donner une réponse. Or, à deux reprises dans l'extrait, des voix prennent le relais de celle de la fillette désignée, formant ainsi un chœur dont la polyphonie enchaîne harmonieusement les réponses: Irène et Viola prennent ainsi la suite de Gilberte, Gilberte et Viola celle de Daisy. Ces voix à l'unisson s'ajustent par une synecdoque s'épanouissant en anaphore (« L'arbre... », « Par ses branches... », « Par ses racines... »), par une discrète coordination (« Et ce sont les fleurs... ») et par une variation lexicale gourmande de mots rares (« la plante... l'oiseau... L'Ornithorynque... »). En guise de pied de nez à la fausse note de l'Inspecteur (« Oui, surtout les épinards... »), l'écho facétieux « Surtout le carnivore » clôt la série musicale des répliques alternées. Un accord si parfait ne peut que scandaliser un Inspecteur. Isabelle semble bien avoir transmis à ses jeunes élèves son aptitude exceptionnelle à installer l'harmonie et la poésie « sur le moment le plus vulgaire⁶ », celui, par exemple, d'un examen conduit par un fonctionnaire borné, et pudibond de surcroît.

De la position de domination que, pour son propre compte, l'Inspecteur s'évertue à mettre en place vis-à-vis des élèves, on ne décèle pas même une ombre dans les rapports qu'elles entretiennent entre elles. C'est donc à la base même de l'Institution, dans la population scolaire, que la notion de hiérarchie s'effrite. Preuve est faite que l'enseignement d'Isabelle a un effet désastreux sur la jeunesse.

L'autorité de l'Inspecteur est menacée par la forme et le contenu de l'enseignement d'Isabelle, on l'a suggéré. Il

4. Ernst Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin* (1947), 2 vol., trad. J. Bréjoux, Paris, PUF, « Agora », 1956.

5. *Ibid.*, p. 171.

6. *Intermezzo*, acte I, scène VII, p. 71.

importe de souligner, en conclusion, que le fonctionnaire ne s'y trompe pas plus qu'aux conséquences civiles et civiques qu'impliquent de telles modifications de la discipline scolaire et la propagation de telles connaissances. Sa dernière réplique, qui établit un lien entre l'enseignement d'Isabelle et « les événements du bourg » en est la preuve. Il avait déjà résumé ces derniers, très familièrement, en disant que « toute la morale bourgeoise [y était] cul par-dessus tête ». Il vient de faire passer un examen qui lui prouve que l'école est tout autant chahutée. La coupable est toute désignée. Dans cette dernière réplique rôde le souvenir effrayant des procès en sorcellerie. Mais Giraudoux n'a écrit qu'un « intermède ». Le mot italien *intermezzo* désigne en langage de théâtre le divertissement que l'on donnait autrefois sur la scène pendant les entractes. Les bouleversements qu'on a évoqués ou étudiés dans cet extrait ne constitueront qu'une parenthèse comme, dans la vie d'Isabelle amoureuse du spectre mais aimée du Contrôleur, la tentation d'échapper à la vie « normale » ne sera qu'un moment, juste une transition. Cependant, le temps de cet interlude, le spectateur aura rêvé d'une école heureuse, d'un quotidien transfiguré et d'un monde meilleur.